

Le hassidisme, côté jardin ou comment prévenir le syndrome d'Hérouxville

Leikhaim! Chroniques de la vie hassidique à Montréal, de Malka Zipora. Traduit de l'anglais par Pierre Anctil, Les éditions du Passage, 169 p.

Hadassa, de Myriam Beaudoin. Leméac, 196 p.

Marc-Alain Wolf

Numéro 216, septembre–octobre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10332ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Wolf, M.-A. (2007). Le hassidisme, côté jardin ou comment prévenir le syndrome d'Hérouxville / *Leikhaim! Chroniques de la vie hassidique à Montréal*, de Malka Zipora. Traduit de l'anglais par Pierre Anctil, Les éditions du Passage, 169 p. / *Hadassa*, de Myriam Beaudoin. Leméac, 196 p. *Spirale*, (216), 49–50.

Le hassidisme, côté jardin ou comment prévenir le syndrome d'Hérouxville

**LEKHAIM ! CHRONIQUES DE LA VIE HASSIDIQUE
À MONTRÉAL de Malka Zipora**

Traduit de l'anglais par Pierre Anctil, Les éditions du Passage, 169 p.

**HADASSA
de Myriam Beaudoin**

Léméac, 196 p.

par MARC-ALAIN WOLF

Installés depuis des décennies à Montréal, vivant repliés sur eux-mêmes, résistant à toute forme d'intégration à la communauté environnante, les juifs hassidiques dérangent. À Outremont, où ils se sont installés et où ils constituent une minorité de plus en plus visible, leurs particularismes vestimentaire, linguistique et religieux suscitent une hostilité croissante. On leur reproche un

manque de civilité dans certains de leurs comportements, une capacité saisissante d'ignorer le monde autour d'eux, de le scotomiser. Leurs demandes d'accommodements ont fait récemment la une des journaux et nourrissent le ressentiment d'une partie de la population. Les hommes en noir irritent, scandalisent parfois, mais la réaction de rejet qu'ils provoquent mérite aussi d'être mise en question.

Deux livres récents tentent, chacun à leur manière, de lever le voile sur ces communautés juives ultra-orthodoxes. Le premier est un témoignage de première main écrit par une femme hassidique de Montréal. Le second est le roman d'une enseignante québécoise qui a passé quelques mois dans une école hassidique de jeunes filles.

Le hassidisme au quotidien

Malka Zipora est née en Israël et a été élevée en Afrique du Sud avant de venir s'installer à Montréal. « *Je suis une épouse et la maman d'une famille hassidique nombreuse* », écrit-elle, en guise de présentation, sur la quatrième de couverture. L'épouse restera silencieuse sur sa vie de couple et c'est la maman qui

Christian Barré, **Équivalence**, Art actuel et espace public, organisé par Artexte, Montréal, 2004
Camion publicitaire, conducteur de camion publicitaire (Stéphane Boudreau)
3 images argentiques transférées sur Lexan
Photo : gracieuseté de l'artiste



accepte ici d'entrouvrir les rideaux de sa maison. Le dépaysement est au rendez-vous mais il n'est pas aussi complet que prévu. Une maman est une maman après tout et les très grandes familles étaient encore fréquentes au Québec il y a une cinquantaine d'années. Les récits sont souvent brefs et trouvent leur inspiration dans les événements et les objets du quotidien. Le réveille-matin qui sonne pour chacun à une heure différente et qui témoigne, dès l'aube, des rôles et des responsabilités différentes selon le sexe et l'âge. Le téléphone ou les tracasseries de la modernité lorsque la gigantesque famille se dispute le seul et unique combiné. Ou encore le petit pantalon

public francophone la richesse de la littérature yiddish montréalaise) d'avoir su transmettre une partie de cette lumière.

Mystère et séduction

Dans le roman de Myriam Beaudoin, Hadassa est le prénom d'une des élèves de la narratrice, une professeure engagée par une école hassidique pour enseigner le français, les mathématiques et un peu de sciences humaines à des fillettes de onze et douze ans. Frêle, imprévisible, souvent malade les jours d'évaluation, Hadassa Horowitz intrigue et séduit rapidement sa maîtresse. Celle-ci avait été mise en garde d'emblée :

Le grand mystère de ce livre tout simple est d'avoir suscité autant d'intérêt chez le lecteur québécois qui en a fait un véritable succès d'édition. Les juifs hassidiques fascinent autant qu'ils effraient.

rouge qui s'est transmis d'un enfant à l'autre, autrefois rutilant et objet de la fierté de la mère, aujourd'hui défraîchi mais éveillant la nostalgie d'une époque révolue. Dans sa maison surpeuplée où, le soir venu, « chaque enfant se multiplie », Malka Zipora écrit quand elle peut, saisissant au vol les incongruités de l'existence comme les risques d'une bonne santé, les cauchemars de l'orthodontie ou la beauté spirituelle de cette cabane si peu esthétique que les juifs appellent *souca*. Il y a, dans la prose de Malka Zipora, un humour et une sensibilité imprégnés de culture juive et yiddish mais aussi beaucoup de simplicité et d'authenticité. Pas d'effet de style, beaucoup de pudeur. Le grand mystère de ce livre tout simple est d'avoir suscité autant d'intérêt chez le lecteur québécois qui en a fait un véritable succès d'édition. Les juifs hassidiques fascinent autant qu'ils effraient. « *Nous vivons*, écrit Malka Zipora, *les rideaux fermés sur le monde extérieur. La lumière qui nous éclaire émane de l'intérieur.* » C'est le mérite de l'auteur (et de Pierre Anctil, le traducteur de cet ouvrage, infatigable passeur qui, depuis des années, fait connaître au

jamais, lui avait-on dit, elle ne pourrait devenir l'amie ou la confidente de ses élèves. Mais la maîtresse ne se laissera pas décourager par les barrières et nous l'accompagnons, pendant les neuf mois de son « *contrat d'enseignement* », dans sa découverte d'un monde étranger, rempli de secrets et d'interdits. La narratrice s'attache à restituer l'étrangeté de la langue parlée, un mélange de français, d'anglais et de yiddish. Elle se montre curieuse, interroge les plus petites, s'insinue délicatement dans leur vie intérieure. Les écolières se méfient au début de cette étrangère qui ne sait rien de leur univers et qui « *se baigne avec les garçons* ». Mais la fascination opère dans les deux sens, l'apprivoisement se fait. La petite communauté vit repliée sur elle-même, centrée autour du calendrier de ses fêtes et de ses célébrations, perpétuant un mode de vie, un système de croyances et de pratiques religieuses vieux de plusieurs siècles. La séparation des sexes, le statut des femmes, l'endoctrinement des petites filles est décrit sans concession mais sans animosité. Myriam Beaudoin prend le parti de montrer la beauté d'un univers séparé du nôtre où d'in-

nombrables codes régissent, jusqu'au plus petit détail, la vie quotidienne, les relations conjugales et familiales, l'éducation des garçons et des filles, ce qu'il est permis de lire, de dire, de faire. Le shabbat, la célébration d'une circoncision, d'une bar-mitsvah, d'un mariage sont, dans la bouche de ses petites informatrices, des secrets que l'on livre avec une fausse réticence et un vrai ravissement tant on est fier de ces trésors qui rendent la vie précieuse et exaltante. Ce pari de révéler le beau, derrière (ou malgré) l'austérité et le conformisme, Myriam Beaudoin le réussit fort bien. Ses personnages sont crédibles, attachants, et la petite musique de son livre, faite de voyeurisme discret, d'émois dévotés puis partagés, permet au lecteur de s'approcher à son tour, de se hisser sur la pointe des pieds et de se frotter à un monde qui s'obstine à nous tourner le dos. Pour forcer la rencontre, quoi de mieux que l'amour? Dans une histoire parallèle à sa chronique d'enseignante, l'auteur imagine l'improbable idylle entre une femme de la communauté, que le mariage ne rend pas heureuse, et un immigrant polonais foudroyé par la beauté de cette créature à perruque. La sensualité de la rencontre est restituée ici avec ce qu'il faut de pudeur, de honte, d'ombre, de fuite et d'entêtement.

Accommodements déraisonnables ou xénophobie croissante ?

La communauté hassidique partage avec la communauté musulmane et d'autres groupes minoritaires le « privilège » d'irriter, par des demandes jugées incongrues ou déplacées, la communauté d'accueil. De « mini scandales » ont fait récemment la une de nos quotidiens et alimenté la verve parfois douteuse des habitués des tribunes téléphoniques à la radio. La cohabitation, jusque-là paisible, de multiples communautés culturelles et religieuses à Montréal est menacée par la surexposition médiatique d'incidents souvent dérisoires, par l'irruption, ici et là, de discours alarmistes et de paroles enflammées, par la résurgence de fantasmes, de peurs, de préjugés que l'on croyait éteints et délégitimés par les leçons de l'histoire.

Le « syndrome d'Hérouxville » a cela de réconfortant qu'il n'est pas alimenté par une quelconque réalité sociale (il n'y a pratiquement pas de néo-Québécois dans cette petite ville) mais par une fantasmagorie en

partie créée par les médias. Par nature ou par vice, les réseaux d'information de masse ont tendance à dramatiser les conflits sociaux, à les simplifier, à privilégier les images-chocs et les discours extrêmes. La modération, le sens de la nuance, la prise en compte de la complexité ne font pas grimper les cotes d'écoute. La xénophobie porte bien son nom : elle est une forme particulière de phobie, de peur. Une névrose d'angoisse qui se concentre sur la figure de l'étranger. L'hostilité et le rejet naissent de cette peur. Ce n'est pas le comportement de l'immigrant qui crée cette peur mais son étrangeté même. Aux naïfs qui se demandent ce que font ou ce qu'ont fait les étrangers pour susciter le rejet, il faut dire et répéter que le xénophobe ne déteste pas l'étranger pour ce qu'il fait mais pour ce qu'il est. Différent, prêt à s'intégrer le plus souvent mais pas toujours à s'assimiler. Prêt à cohabiter mais ne souhaitant pas forcément se fondre dans la masse.

Bien sûr, il y a des irritants. Chaque communauté exprime des demandes particulières, pas toujours acceptables. La laïcité de l'école publique, l'égalité des hommes et des femmes, la non-discrimination des individus, le respect des lois (langue, programmes scolaires, etc.) sont des principes à respecter. Mais les droits individuels défendus par la Charte des droits et libertés (comme le droit de pratiquer la religion de son choix) sont tout aussi fondamentaux et peuvent entrer en conflit avec certains de ces principes. D'où la nécessité et l'utilité des accommodements raisonnables. Quoiqu'on pense des décisions de la Cour suprême, celle-ci est parfois mieux placée que la population générale pour défendre (ou limiter) les droits des minorités.

Contre le climat actuel de méfiance et d'intolérance, les paroles de dénigrement et d'exclusion, il faut résister par tous les moyens, dénoncer nos responsables politiques s'ils se montrent complaisants ou opportunistes, encourager les initiatives de rapprochement ou d'éducation. Comme cette commission de consultation créée au printemps 2007 par le gouvernement du Québec. Ou comme ces témoignages qui nous font connaître de l'intérieur des modes de pensée et des façons de vivre si éloignés des nôtres. *Lekhaim* et *Hadassa* sont en fin de compte les meilleurs antidotes au syndrome d'Hérouxville. ☺